

Ni Toi ni moi

« Nous sommes faits pour vivre pleinement ce qui nous arrive », cela ne veut pas dire que tout de cette vie est également bon et que le malheur n'est qu'un fantôme pour des cœurs mal éduqués – ces postures giflent notre douleur, invalident notre peine, bafouent nos plaies. Pour le comprendre, rien de mieux que la parabole qu'on appelle du bon grain et de l'ivraie - Mt 13,24-30.

Il y a un homme qui a semé du bon grain dans son champ et pendant que les gens dormaient, un ennemi est venu qui a semé de l'ivraie au beau milieu et qui s'en est allé. C'est seulement quand les grains ont poussé suffisamment qu'on découvre le mal qui a été fait, et que tout est emmêlé, bon et mauvais, nourricier et ravageur. Les serviteurs du Semeur ont deux réactions : d'abord, ils doutent sur ce que le Semeur a planté en réalité – était-ce *vraiment* bon ? Puis ils se proposent d'arracher le mauvais pour ne garder que le bon.

Et lui, lui le Semeur, dans sa réponse, nous apprend des choses infiniment précieuses pour vivre. Cela d'abord : le malheur ce n'est pas Lui qui le sème. Cela ensuite : le malheur, ce n'est pas de ma faute. Dans ce « ni Toi, Semeur – ni moi » advient enfin un espace pour vivre.

Tu ne nous fais pas reproche d'avoir dormi. Ni de n'avoir pas mieux surveillé ton champ. Ce n'est pas que tu taises ton reproche, c'est que des reproches tu n'en as pas. Non : parfois nous dormons et alors quelque ennemi vient. C'est comme ça.

C'est ainsi que dit le texte : « quelque ennemi ». L'ennemi vient de nuit et n'a pas de visage. L'ennemi, c'est celui qu'on ne voit pas, qu'on ne reconnaît pas. Tu ne me donnes rien, Semeur, pour m'intéresser à lui, ce n'est pas très confortable, moi que cela soulage tant de désigner un coupable, moi si occupée d'en chercher un. Si c'est moi, cela fait aussi bien l'affaire que quelqu'un d'autre et c'est de toute façon mieux que personne. Cela me permet de continuer à croire que si je faisais tout bien, il n'y aurait plus de malheur – renoncer à cette culpabilité-là est un retournement qui n'épargne rien, un cyclone qui balaie nos mondes.

Mais je te crois : même en ne fermant pas l'œil, l'ennemi, je ne le verrai pas. Mais je te crois : j'aurais beau élaborer le système de surveillance le plus sophistiqué, l'ennemi est celui qu'on ne voit pas. Il vient, il s'en est allé. Nous dormons, il vient, il sème – lui aussi il sème –, il s'en va. Au matin, tout est comme avant. Rien ne signe son passage. Nous n'avons pas accès aux entrailles de la terre. Nous n'avons accès qu'à la vie qui nous arrive comme elle nous arrive. Alors seulement nous pouvons voir cette herbe mauvaise du malheur, du mal, du mauvais qui un jour vient se mêler au meilleur du champ.

Et cela doit me suffire que ce ne soit ni toi ni moi.

Pas d'ennemi à identifier ni à détenir, contre lequel tourner ma rage et ma déception et ma peur, pas d'ennemi à guetter, pas d'ennemi dont me méfier, pas d'ennemi à anéantir.

Celui qui a semé du bon l'a fait ouvertement, lui, et ouvertement nous en a confié le soin. On travaille avec lui, chacun sa part. Lui, c'est le Semeur de bon.

Dans cette histoire, Semeur, je vois bien comme le mal-malheur nous surprend toujours. Il nous étonne douloureusement. On ne l'attendait pas. Il ne va pas avec Toi. On se sent comme trahi. Le malheur, c'est ce à quoi je ne m'habitue pas.

Ni Toi ni moi.

Ce malheur il pousse au beau milieu, au beau milieu du reste. Tellement au beau milieu qu'on ne peut l'arracher sans tout faire mourir. Alors vraiment, il va falloir faire toute sa vie avec, serpentant autour du meilleur, ce voile de pire ? Il va falloir vivre tout ensemble, jusqu'au temps de la moisson ?

Oui, il va falloir faire avec, pour que le bon aille jusqu'au bout. Tu sèmes du bon, nous veillons sur le bon, rien ne te détourne de cela, et rien ne devrait nous en détourner.

Alors d'accord, pour aujourd'hui au moins, Semeur, je prends tout, joie et malheur, je renonce à arracher l'un pour que l'autre ait une chance, je mets ma joie dans cela seulement : vivre pleinement ce qui m'arrive, sans faire de tri, sans désigner de coupable, consentant à ce que le mal fasse mal et gardant les yeux rivés sur le bon que tu sèmes.